

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

JOURNAL D'AGRICULTURE.

Après avoir créé l'homme, Dieu le plaça dans le Jardin d'Eden pour le cultiver et le garder.—[Genèse, II, 15.]



Heureux les cultivateurs, s'ils savaient apprécier les avantages de leur condition.—[Virgile.]

Vol. 2

St. Hyacinthe,—Province de Québec,—Mercredi, 2 Novembre 1870.

No. 5



JOURNAL D'AGRICULTURE.

Conditions.—L'abonnement sera de *Un Ecu* pour un an d'avance; quand il ne sera pas payé d'avance l'abonnement sera de \$1. On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Toute personne qui organisera un club de 50 abonnés aura droit à 50 copies du *Journal* pour \$20.

20 copies \$8.50. 10 copies \$4.50.

Le *Journal d'Agriculture* paraîtra le Mercredi de chaque semaine.

Nous traiterons de gré à gré pour les annonces.

Toutes lettres, etc., devront être adressées *Franco* au

Journal d'Agriculture.

LABOURS PROFONDS.

Tous les sols ne demandent pas un labour également profond, parceque:

1o. Un bonne portion de la surface de la terre ne devrait jamais être labourée. Nulle terre humide ne devrait être labourée avant d'être égouttée d'une manière complète et permanente; labourer un sol quand il est encore humide ou certain de le devenir après la pluie, est de perdre son temps. Une immense surface de terre, telles que savannes, fondrières etc., ne devrait jamais être labourée avant d'être soumise à son égout parfait.

2o. Une bonne portion des terrains rocheux ne convient pas au labour. Vaut mieux laisser ce sol couvert de forêt. Il y a des parties cultivées de notre pays qui n'auraient jamais dû être défrichées. Leur culture ne peut jamais payer; leur herbe sera brûlée durant la sécheresse. Il n'y a rien de

pire dans notre économie rurale que cette manie de défricher des terres trop rocheuses. C'est surtout dans les nouveaux cantons que cette remarque devrait être prise en considération.

Il y a en outre, des terres trop stériles pour valoir la peine d'être cultivées du moment qu'il y a d'excellentes terres en abondance dans les environs. Ces méchantes terres sont souvent assez unies et peu rocheuses; mais le coût de les mettre dans un état de production suffisante dépassera toujours la valeur réelle. Quelques-unes de ces terres devraient plutôt être semées en graine d'arbres afin de les couvrir de forêt.

4o. Il y a encore des terres qui ont une faible couche de sol assez riche, mais qui couvrent un sous-sol nuisible et qui ne devrait jamais être ramené à la surface. On a découvert certains endroits où une couche de sulfate de fer gisait à huit pouces seulement sous la surface. En labourant dans cette matière et en la mêlant tant soit peu à la couche fertile, on arrêterait toute végétation.

On peut conclure de là qu'un labour profond n'est pas partout admissible.

Voyons maintenant quand et pourquoi il est requis:

1o. Il est suffisamment démontré que les racines des plantes sont souvent trouvées enfouies dans le sol à une distance de plusieurs pieds. Tout le monde a pu se convaincre que cela est aussi vrai pour la racine du blé-d'inde que pour celle du chardon; avec un microscope et la patience voulue, les racines du blé peuvent être découvertes à quatre et même six pieds. Comme de raison, ces racines cherchent là leur nourriture et la trouvent. Cependant ce n'est pas la nature qui a voulu ces efforts; et ces plantes ne cherchent leur nourriture à une si grande distance que parcequ'elles ne peuvent la trouver à la surface.

2o. Nos sous-sols sont généralement compacts et tenaces. Partout où le fossayeur serait obligé de se servir de pique, il est bien évident que très-peu de racines y feront leur chemin, et encore avec lenteur et beaucoup d'efforts inutiles. Peu ou presque pas de céréales pourront croître et mûrir si elles sont forcées de pénétrer de semblables sous-sols. Le sable et le gravier sont aisément traversés, mais ils contiennent rarement la nourriture que la plante y cherche. De sorte que bien souvent la racine ne les pénètre pas, ou bien si elle le fait elle n'y gagne rien en nourriture.

3o. La sécheresse est une des causes de l'insuccès de nos récoltes. En Angleterre, en Belgique, dans les parties Nord et Ouest de l'Europe, l'humidité est la règle générale de la température, et l'extrême sécheresse l'exception. Seize pouces de sol est à peine égal, dans notre climat, comme antidote à la sécheresse, à six pouces en Irlande et en Belgique. Cependant les bons cultivateurs dans ces derniers pays s'accordent à recommander un labour profond.

4o. Ce que nous demandons, ce n'est pas que l'on enterre la couche arabe sous plusieurs pouces de glaise froide et sans vie, de sable ou de gravier. Si on ne prend pas le moyen d'enrichir le sous-sol, il faut mieux le laisser à sa place; mais il ne s'en suit pas qu'il ne doive être remué, aéré, bouleversé.

Enfin il faut faire en sorte que l'on ait 13 pouces et tout au moins 12 pouces de terre ameubli et enrichi, afin de donner aux plantes l'occasion de se nourrir, et de s'abreuver comme à une source de vie.

5o. Les plantes cherchent dans le sol 1o un point d'appui, 2o l'humidité et 3o la plus grande partie de leur nourriture. Et si elles ne doivent pas trouver ces choses plus facilement,

dans un sol de 12 à 18 pouces que dans un autre de six pouces seulement, alors la raison est une chimère, les mathématiques une science purement conjecturale, et le cultivateur devra préférer avoir \$600 en dépôt dans une banque que d'en avoir \$1800.

60. On dit que les plantes préfèrent se tenir près de la surface afin de sentir la chaleur du soleil. Eh bien! qu'on les laisse prendre cette direction; personne ne peut les en prévenir. Qu'on rende le sol aussi riche que profond, et elles courront près de la surface pour avoir la chaleur ou descendront pour avoir l'humidité; ou encore feront les deux à la fois, suivant qu'elles le jugeront à propos. Il vaut mieux leur donner l'avantage du choix. Si une saison humide les attire vers la surface, une sécheresse devra les forcer à descendre pour avoir l'humidité. Notre devoir est de veiller à ce qu'elles soient dans une position avantageuse, quelque soit la saison.

70. J'ai le versant très-incliné d'une colline que je désire cultiver, le sol étant réchauffé et propice. Je laboure à une profondeur de six pouces, et le premier orage qui survient entraîne tout le sol dans le ruisseau en bas, ou il devient inutile. Si je laboure deux fois plus profond, pas une motte de terre ne sera dérangée.

80. Dans une année pluvieuse, le labour profond ne fait au pis aller, aucun mal. Dans une année sèche, il double la moisson.

90. A moins qu'une petite armée ne soit plus effective qu'une grande, à moins qu'un porte-monnaie vide ne soit préférable à celui qui est rompu, à moins qu'une chétive récolte ne l'emporte sur une récolte abondante, alors un sol profond doit être préférable à un sol mince.

DES ETABLES.

Si déjà on ne l'a pas fait, c'est maintenant le temps de préparer le logis des animaux. Voici les froids, la neige, les pluies malfaisantes de l'automne, les nuits rigoureuses; contre tout cela, il faut de toute nécessité prémunir les animaux.

Et si les étables ne sont pas encore prêtes à les recevoir, il y a là négligence qu'il faut réparer au plus tôt.

Les étables doivent être chaudes, propres, pourvues d'auges, de crèches, les pontages réparés de manière que les

animaux ne soient pas exposés à se rompre quelques membres. Elles doivent aussi être éclairées et bien aérées.

L'éclairage des étables et des écuries est une chose plus importante qu'on ne l'imagine généralement parmi les cultivateurs.

Quand un homme sort d'un lieu obscur et se trouve tout à coup au milieu de la lumière, il ressent toujours un malaise. Personne de tous ceux qui lisent cet article n'a pas eu occasion de constater ce fait. Et s'il se reproduisait souvent, plusieurs fois par jour, à la fin il en résulterait des accidents sérieux pour la vue. Or, il en est des brutes comme des hommes. Si vous les mettez dans des bâtiments qui ne sont pas éclairés, elles souffriront quand vous les sortirez à la lumière, ce qui arrive nécessairement très-souvent, comme on le sait. Qui n'a pas remarqué par exemple, qu'un cheval que l'on sort de l'écurie va quelquefois se heurter contre certains objets comme s'il était aveugle. Ce fait s'explique; le cheval que vous amenez tout à coup au dehors de l'écurie se trouve ébloui par la quantité de lumière que reçoivent ses yeux, qui n'y sont pas accoutumés. Il ne voit véritablement pas clair. Ces faits répétés souvent affectent la vue du cheval. Il a été constaté que certains chevaux sont devenus entièrement aveuglés par suite de ce passage fréquent et subit de l'obscurité à la lumière et de la lumière à l'obscurité.

Dans tous les cas, quand même l'aveuglement ne s'en suivrait pas à tout coup, on devrait ce semble s'arranger de manière à ne pas leur faire ressentir ce malaise qu'ils éprouvent certainement quand ils ont l'habitude d'être dans des bâtiments absolument obscurs. On ne saurait avoir pour les animaux domestiques trop d'attention, de douceur, de bienveillance et de soins. Ils nous rendent tant de services utiles que c'est devoir pour nous de les bien traiter.

D'ailleurs, à combien peuvent se monter les frais de l'éclairage d'un bâtiment? à une bagatelle? Les cultivateurs peuvent eux-mêmes faire les carreaux nécessaires pour éclairer leur étable et leurs écuries, et donner ainsi le confortable à leurs animaux.

Il faut aussi aérer. C'est encore plus nécessaire que l'éclairage. L'air se vicie dans les bâtiments où sont les animaux plus vite que dans aucun

autre. Leur haleine est forte, et les excréments qui gisent sur le pontage apportent aussi leur contingent aux mauvaises exhalaisons. Bien des cultivateurs perdent des animaux à cause que leurs étables ne sont pas aérées. Les animaux commencent par se fatiguer du mauvais air qu'ils respirent; cela leur tombe sur le cœur, ils n'ont plus d'appétit; à la fin, ils faiblissent à vue d'œil, et le maître ne sait pas pourquoi. Eh bien, dans un grand nombre de cas, ces maladies d'animaux qu'on ne peut expliquer viennent du fait qu'ils respirent un mauvais air.

Pour aérer un bâtiment, il suffit de faire avec du bois brut, des *croutes* par exemple, une espèce de petite cheminée de 6 pouces carrés environ et de l'envoyer à travers la couverture du bâtiment. C'est un travail d'environ 1 heure. Puis l'on perce quelques trous de tarière au haut du carré du bâtiment; et tout est dit.

Le mauvais air s'en va par la cheminée et le bon air rentre par les trous de tarière et la chaleur de la bâtisse n'en souffre point.

Qu'on fasse cette amélioration et l'on s'en trouvera bien.

Nous avons dit aussi plus haut qu'on devrait pourvoir les étables d'auges.

En effet il faut abreuver les animaux dans l'étable. C'est une opinion que nous entretenons parce qu'elle est basée sur une expérience faite tout exprès. On a constaté que les animaux qu'on abreuvait dans l'étable se portaient mieux, avaient meilleur poil et à la fin étaient plus beaux que ceux qui en sortaient à chaque fois pour boire.

Nous savons que beaucoup de personnes ne partagent pas cette idée; mais nous croyons avoir raison d'engager les cultivateurs à suivre la méthode que nous leur indiquons.

HOMMAGE A L'AGRICULTURE.

(De la *Semaine Agricole*.)

4 octobre 1870.

Monsieur le rédacteur,

Aujourd'hui que l'agriculture reçoit l'amélioration qui lui est due, on commence à voir qu'elle n'est pas tout à fait indigne de l'homme. Des hommes haut placés ont donné l'exemple en l'encourageant, et des jeunes gens instruits ont compris qu'en cultivant, ils faisaient leur propre carrière, et de plus qu'ils rendaient service à leur pays. Cependant, il existe encore une foule de personnes, et surtout dans les villes, qui croient que les travaux des champs doivent être le partage de la classe ignorante. Si elles veulent me suivre

un instant, nous jetterons un coup d'œil à travers les siècles passés, où l'on pourra se convaincre de la nécessité de généraliser l'agriculture, par l'exemple qu'en ont donné les rois de l'antiquité en comprenant que la richesse d'un pays doit se tirer du sol et que le travail manuel de l'homme distingué réussit mieux à cause de l'intelligence qui le dirige.

L'agriculture a fait la richesse et le bonheur des pays partout où elle a été regardée comme la première des professions; considérée sous tous les rapports, elle doit en effet être regardée comme la première.

N'est-ce pas l'agriculture qui nous fait vivre, et les intérêts sociaux et moraux ne se rattachent-ils pas à ceux du sol? D'où je conclus que l'instruction publique présente sous ce rapport, une déplorable lacune qui donne naissance à ce préjugé qui porte à croire que roustaud et cultivateur, comme on l'a déjà dit dans votre estimable feuille, sont synonymes.

Je m'explique ainsi l'éloignement de la plupart des personnes aisées pour les occupations rurales; l'empressement des fils de cultivateurs à quitter la profession paternelle; la tendance des capitaux à se jeter vers le commerce et l'industrie plutôt que vers les exploitations rurales, enfin la profonde ignorance qu'on remarque dans le monde sur les questions d'agriculture, les plus importantes et les plus simples. Je ne crains point de dire ici, une vérité politique, la seule incontestable et d'une application peut-être universelle: un gouvernement ne saurait trop encourager, trop honorer le travail de la terre.

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur l'histoire, on voit que ce principe a été compris par les plus grands princes, par les plus grands législateurs.

Des travaux de géants furent accomplis dans le but de favoriser l'agriculture, par les fondateurs de ces empires d'Orient qui, peu de siècles après le déluge, étaient déjà parvenus à un étonnant degré de fertilisation.

Ninus, au moyen de nombreux barrages, dérive les eaux du Tigre, et féconde les terres d'Assyrie. La fondatrice de Babylone, Sémiramis, exécute les mêmes travaux sur l'Euphrate.

J'ai fait couler, disait elle, les fleuves où je voulais, et je ne l'ai voulu que là, où ils étaient utiles. J'ai rendu la terre féconde en l'arrosant de nos fleuves;

Cette inscription qu'elle avait tracée sur le bronze se lisait encore au temps d'Alexandre.

En Egypte, les cultivateurs étaient très honorés et occupaient un des premiers rangs dans les cérémonies publiques.

Les rois égyptiens étaient tenus de donner l'exemple de cette simplicité qui fait le fondement des mœurs et du bonheur agricole.

Des imprécations furent tracées sur une colonne du temple de Thèbes, contre le premier roi qui introduisit le luxe.

Aujourd'hui, on trouve le luxe dans le réduit de l'ouvrier comme dans l'appartement du riche. La fille qui manque du nécessaire se couvre du superflu. Sous des dehors brillants, une misère secrète dévore les familles; et la société aveuglée, prend un tel état pour de la richesse! Elle ne comprend ni son mal, ni ce qui peut la guérir, et fière de ses vains oripeaux, elle méprise l'agriculture parce qu'en elle doit être la simplicité qui fait en ce monde le plus grand bonheur de l'homme. Tout en demandant pardon au lecteur de cette dissertation, je leur laisserai connaître l'idée de Cicéron sur le luxe.

"C'est dans les villes que se crée le luxe, il produit la cupidité, la cupidité fait naître l'audace. De là toutes espèces de crimes qui ne peuvent prendre origine dans les habitudes sobres et la laborieuse de la vie agricole. L'agriculture enseigne l'économie, le travail et la justice."

Allons, messieurs les citoyens, qui regardez d'un air de mépris le courageux cultivateur parce qu'il porte une étoffe qu'il a le mérite d'avoir fait lui-même, voyez-vous qu'elle opinion avait le grand orateur romain du luxe.

La Chine et l'Inde que l'Europe surpasse aujourd'hui à tant d'égards, ces pays si remarquables par une civilisation très ancienne, doivent principalement leur antique puissance aux ouvrages que leurs souverains ont établis, en vue de favoriser l'agriculture. Ces hommes que vous voyez courbés sur "la terre, travaillent, sèment et récoltent pour nous, disait à son fils, dans une de ses visites, Hong-Von, vainqueur des Tartares, en 1868! comme eux j'ai été laboureur; ayez donc pitié du peuple." Ainsi protégée, l'agriculture est arrivée en Chine, depuis plusieurs siècles, au plus haut degré de perfection.

Des principes et des mœurs analogues existèrent parmi les Perses, au temps de leur prospérité. Les Rois, à certains jours de l'année, mangeaient avec les cultivateurs et leur donnaient l'exemple de l'ouvrage manuel.

Aristide s'acquit de la gloire en faisant revivre les lois de Solon, protectrice de l'agriculture. La prééminence fut accordée dans toutes les républiques à la profession du cultivateur sur celle d'artisan, et la nécessité de cette prééminence fut proclamée par les plus célèbres philosophes du temps Socrate, Platon, Aristote et Xénophon.

Si nous passons à Rome, voici ce que nous apprend Eliné, des encouragements accordés à l'agriculture. "La distinction et les rangs de citoyens, dit ce dernier, se tiraient de l'agriculture, les tribus les plus honorables étaient les tribus rurales, composées des citoyens possesseurs de terres; les tribus urbaines, dans lesquelles il était infâmant d'être transféré, étaient méprisées."

Que nous sommes loin de ce bon temps où tout le monde, sans distinction aucune, comprenait que l'agriculture doit être la première des professions et la regardait comme telle!

Lorsque Rigulus commandait les armées romaines contre les Carthaginois le Sénat dut prolonger son consulat, afin qu'il pût terminer la guerre.

Le grand citoyen fait remarquer que ses terres souffriraient beaucoup de son absence, et demande la permission de retourner chez lui, le sénat refuse et décide que le champ du consul sera cultivé au frais de l'Etat.

Avec une telle protection, l'agriculture romaine parvint au plus haut degré de perfection.

"C'est ainsi, s'écrie Virgile que la forte Eurie a pris croissance; c'est ainsi que Rome est devenue la reine des cités, embrassant les sept collines dans son enceinte immense."

"Mais peu à peu les pères de famille, dit Varron, abandonnant la charrue, aimèrent mieux agiter leurs bras au théâtre ou au cirque que dans les champs et dans les vignes." Bientôt après les guerres civiles s'allumèrent, la liberté s'éteignit: et la campagne de Rome commença à devenir ce qu'elle est encore de nos jours, un triste et morno désert.

Je n'ajouterai qu'un mot et ce sera sur les rapports intimes qui existent entre la religion véritable et l'agriculture.

L'agriculture satisfait avec abondance à tous nos besoins réels, et s'oppose à l'invasion de ces besoins factices qui, loin des champs appauvrissent souvent l'opulence; elle détourne l'ennui par la variété des occupations, elle amorti les passions par la fatigue corporelle, elle nourrit le sentiment religieux par le spectacle continu des œuvres de la création. Notre sort dépend tellement d'elle qu'un des principaux caractères de la vraie religion est de nous porter mieux qu'aucune autre à la vie des champs. Dépendant de Dieu et de ses bras, plus que des hommes, l'agriculteur jouit de la plus grande liberté possible. Rarement les pertes qu'il éprouve compromettent sa fortune car il y reconnaît l'effet directe des causes supérieures avec lesquelles il ne peut lutter; elles ne font pas naître dans son âme ces chagrins amers auxquels il serait exposé dans d'autres carrières par suite de l'injustice ou de l'ingratitude des hommes. Au cultivateur plus qu'à tous, les douceurs de la propriété sont connues; Jouissant du passé par le souvenir de ses travaux du présent, par la vue des progrès qu'il a obtenus, de l'avenir par l'espérance, tout l'intéresse, tout le charme dans son empire; et comme le dit Olivier de Serres "il en vint à trouver son logis plus agréable, son pain meilleur et sa femme plus belle que ceux d'autrui."

UN ABONNE.

LES OUTILS DE LA FERME.

Un bon assortiment d'outils à travailler le bois devrait se rencontrer sur chaque ferme. Pour 20 à 25 piastres on peut se procurer une foule d'outils nécessaires, dont on tirera chaque année des avantages qui compenseront pour leur achat, sans compter le grand service que l'on rendra à son voisin en n'étant pas à emprunter ses outils à tout instant. Pour le cultivateur industriel, il y a toujours quelque ouvrage à faire durant le mauvais temps, et pendant les mortes saisons. C'est une barrière que l'on peut construire d'après les principes perfectionnés; c'est une porte de grange qu'il faut faire en neuf; c'est un instrument aratoire qui demande des réparations. Eh bien! le cultivateur qui est muni d'outils peut faire face lui-même à tous ces besoins sans être obligé de payer un sou à l'ouvrier.

Nous connaissons des cultivateurs qui dans les temps de pluie, quand ils ne peuvent vaquer au dehors, sont continuellement occupés à faire quelque réparation de ce genre, et ce de leur propres mains, grâce aux outils en bon ordre et en nombre suffisant qu'ils possèdent. Ces cultivateurs entretiennent leur matériel et leurs bâtisses en bon état, et ils progressent.

EMPOISONNEMENT.

—000—

Par le *Datura Stramonium*. [*The Thorn Apple*] *Herbe du Diable*, [*ou Herbe des Sorciers*.]

—00—

Monsieur le rédacteur,

Je fus appelé le 17 courant, à donner mes soins à un enfant de 4 ans, fils de M. Trefflé Duclos, de St. Césaire, rue du pont. A mon arrivée vers 5 hrs. P. M., la pauvre mère me dit? Docteur! je crois mon enfant empoisonné, il est entré en chancelant, la figure décomposée, la vue troublée et fixe, il se plaignait de serrement à la gorge, et parlait très difficilement! j'entrai dans la chambre, je trouvai l'enfant couché sur le dos (*decubitus dorsal*) agitant violemment ses membres; ses doigts étaient crispés, sa figure rouge [*congestionnée*] ses yeux sans expressions; hagards, fixes et vitrés, les pupilles énormément dilatées, la conjonctive fortement congestionnée; la respiration et la circulation très accélérées. Le pouls battait 120 fois à la minute, il était dur et bondissant; la peau était chaude et humide, la température des extrémités étaient inférieures à celle du tronc; et se trouvait dans la proportion de 80 à 105o Fahr. Un délire violent se manifestait, par intervalle, après lequel le calme renaissait pour quelques instants. Il ne pouvait articuler aucun mots, il ne s'exprimait que par monosyllabes.

J'interroge les parents et les enfants, qui avaient joués avec le jeune patient, et finalement, j'apprends qu'un enfant de six ans lui avait vu dans les mains une capsule de *Datura Stramonium*, qu'il avait ramassée dans un jardin voisin. Plus de doute en effet, car, les symptômes étaient bien ceux de l'empoisonnement par (*l'Atropine ou Daturine*) contenue dans les semences que renferment les capsules du (*Datura*). J'administrai de suite un émetic et j'excitai le vomissement par tous les moyens possibles, comme il y avait congestion au cerveau, j'appliquai des sédatifs sur la tête, et des contre-irritants aux extrémités. Des symptômes de paralysie se manifestèrent, les mouvements étaient gênés, la déglutition difficile; l'estomac paraissait insensible. Au bout d'une demi heure après l'ingestion de l'émetic, aucun

vomissement ne s'était encore manifesté. Une seconde dose d'émetic fut administrée, une demi-heure, se passe, le vomissement ne se manifeste pas, et les symptômes s'aggravent d'une manière alarmante; enfin une troisième dose est administrée, le vomissement ne se déclara que trois quarts d'heure après; mais, le malade vomit d'abondantes matières à demi digérées; parmi lesquelles j'ai distingué des fragments de semence de *Datura Stramonium* parfaitement reconnaissables. Une heure après les premiers vomissements, l'estomac était parfaitement débarrassée des matières étrangères qu'elle contenait. De ce moment il y eut une amélioration notable, dans l'état du malade; le délire, l'agitation diminuèrent d'une manière sensible; une crise favorable se manifesta du côté de la peau et des voies urinaires. J'administrai de suite un purgatif, afin d'évacuer les intestins qui pouvaient contenir des restes du poison. Une heure après un lavement purgatif fut donné afin d'évacuer le gros intestin. Enfin, l'effet narcotique du poison commença à se manifester plus fortement, le petit malade voulait dormir malgré nous, alors, je lui donnai des stimulants diffusibles-combinés aux Sudorifiques et Dinitiques, afin d'éliminer le poison qui se trouvait dans le courant circulatoire. A la suite de ce traitement les symptômes d'empoisonnement diminuèrent graduellement, de tel sorte, qu'à huit heures du matin, l'enfant était hors du danger.

Comme cette plante vénéneuse est assez commune dans les jardins et les lieux incultes, des comtés de St. Hyacinthe et de Rouville, et même en général en Canada, il est donc de la plus haute importance que le public connaisse les caractères distinctifs de cette plante; et qu'il la fasse connaître à leurs enfants, afin d'éviter des accidents de la nature de celui dont je viens de faire le rapport exact.

Voici les caractères Botaniques de cette plante:

Elle est placée parmi les végétaux, Dicotylédones Monopétales, de la famille des (*Solanées*). La tige atteint 2 à 3 pieds de hauteur, elle est lissée, épaisse, cylindrique et dressée, simple à la base, dichotome au sommet, c'est-à-dire que les tiges se divisent et se subdivisent toujours en deux. La couleur de la tige est d'un vert sombre ou violet. Les feuilles sont pétiolées, ovales-acuminées, argües, inégalement sinuées-dentées. Le calice est pentagone, à cinq dents. La corolle est blanche ou lavée de pourpre, à tube très-long, étalé, plissé, à cinq dents. Cinq étamines incluses. Stigmates bilamellés. Fleurs, solitaires, ascillaires (*ressemblent à la fleur du tabac*) Ovaire à 4 loges incomplètes dans le haut. Capsule ovoïde, dressée, chargée d'épines ou aiguillons égaux, divisée en quatre valves incomplètes, dont l'intérieure est remplie de graines réniformes et rugueuses, de couleur brunâtre

passant au noir quand elles ont bien mûrs ; mais, blanche avant la maturité.

Cette plante vient de l'Amérique tropicale, mais elle s'est naturalisée aux États-Unis et dans le Canada ; elle se rencontre, dans les décombres, aux bords des chemins et dans les jardins. De toutes les parties de la plante, c'est la semence, qui renferme le plus de principes toxiques.

Les graines de *Stramonium*, offrent la composition suivante ; savoir, Daturine (principe actif) acide malique, huile fixe, résine, giro, matière extractive rougeâtre, extrait gommeux, borosorine et gomme, phytocolla, gélatine et albumine, lignine, de plus, des sels de potasse et de chaux.

La Daturine, est une substance cristallisable en aiguilles d'un blanc brillant, elle est soluble dans l'alcool bouillant, mais insoluble dans l'eau et l'Ether sulfurique ; elle s'unit aux acides et forme des sels solubles. Elle est composée de 34 parties de carbone 24 d'hydrogène et de 6 d'Oxygène.

J'ai l'honneur d'être,

DR. J. A. CREVIER.

St. Césaire, 18 oct., 1870.

N. B. — Les journaux sont priés de reproduire cette article, dans l'intérêt du public en général.

Nous venons de recevoir le "Petit Manuel d'Agriculture, à l'usage des Ecoles Élémentaires par Hubert Laktin."

Cette petite brochure de 52 pages, en questions et réponses, est un traité complet d'agriculture, et offre aux cultivateurs tous les renseignements dont ils peuvent avoir besoin. Elle est divisée en 29 chapitres. Prix 12 sous.

Elle devrait se trouver chez tous les cultivateurs qui aiment à s'instruire.

Nous venons de recevoir le No 1 du Vol. 2, de *La Gazette des Familles Canadiennes*. Cette petite publication est appelée à faire du bien dans nos familles canadiennes ; la modicité du prix la met à la portée de tous, et la forme comme le ton de ses écrits est d'une nature nouvelle et très attrayante. 50 cts d'avance par an.

Chaque paroisse devrait fournir au moins 100 souscripteurs.

La valeur annuelle du sucre brut que l'on extrait maintenant des betteraves, en France, dépasse 5,000,000 de livres sterling. Au delà de 600,000 tonnes de sucre de betterave proviennent de 1800 distilleries établies sur le Continent. Environ 50,000 tonnes de sucre de betterave, au prix de 1,600,000 livres sterling ont été importées aux États-Unis. Sans compter le sucre lui-même de l'alcool au prix de 1,500,000 livres sterling, a été extrait de la racine et de la mélasse, a été extrait de même de la racine, en 1866-6 ; de la potasse, au prix de 500,000 livres sterling et de la moëlle pour nourrir les animaux de la valeur de 1,000,000 livres sterling, proviennent de la même culture.

La 267ème partie de la Franco a réalisé un profit de 9,000,000 de livres sterling, durant les années 65-66.

Le commerce des grains est meilleur cet automne qu'il n'était l'an dernier à la même époque. L'avoine qui est de beaucoup le produit le plus important de notre district, se vend aujourd'hui 40 cents le minot lorsqu'elle se vendait à peine 25 cents à la même date en 1869. D'après les nouvelles qui nous viennent de diverses paroisses, nous croyons qu'il y en a près d'un tiers moins que l'année dernière. Cette considération pourrait faire hausser les prix.

Le foin qui vient après l'avoine, dans la liste des produits de notre district se vend peu près le double de l'an dernier. Il est vrai qu'il y en a beaucoup moins. Les prix, à l'heure qu'il est, varient, de \$7 à \$8. Pressé à la presse hydraulique, il monte jusqu'à \$10. C'est le prix nous dit-on, qu'a obtenu M. O. Duval pour une trentaine de mille bottes qu'il vient de vendre pour l'exportation aux États-Unis par chemin de fer. Si la navigation ne se clot pas vite, il nous viendra probablement des commandes de l'intendance militaire de France où le besoin de fourrages pour l'armée se fait si vivement sentir. — Le *Constitutionnel* :

— A St. Jean le beurre se vend 24 cents la livre ; le lard 8 à 9 cts ; les œufs 18 cts la douzaine ; le foin \$12 à \$14 la tonne ; l'avoine 40 à 50 cents le minot ; les patates 40 à 50 cents.

FAITES PLUS DE BEURRE.

De la "Semaine Agricole."

Le beurre est à un prix élevé et très rémunérateur ; il est donc désirable d'augmenter la production d'un article qui est en grande demande et dont le besoin est si général.

Cette augmentation dans la production de beurre ne peut se faire que par un seul moyen. Il n'est guère possible à cette saison de l'année d'augmenter le nombre de ses vaches, mais par des soins judicieux, nous pouvons forcer celles que nous avons à donner une plus grande quantité de lait ou du moins à leur faire donner du lait contenant un tiers ou une moitié plus de crème. On ne peut mettre en doute qu'avec une abondante nourriture, ce résultat ne puisse s'obtenir. Il dépend des circonstances, l'espèce de nourriture extra qu'on doit donner. A cette période de l'année, la qualité de l'herbe est sujette à se détériorer, et lors même qu'il y en a en abondance, il est très-profitable et très-avantageux de donner aux vaches une petite quantité d'une nourriture plus riche et si l'herbe est rare, il est encore plus nécessaire de leur donner une nourriture extra.

Le meilleur parti qu'on puisse tirer des feuilles de carottes, de betteraves, des sucets de blé-d'inde, citrouilles,

etc., est de les donner dès maintenant aux vaches. En leur en donnant libéralement, on leur fera produire en quantité du lait jusqu'à Noël ; et si les étables sont chaudes, on pourra faire du beurre presque tout l'hiver. Si on n'a pas de feuilles de betteraves, etc., on leur donnera à chaque repas outre leur ration de foin ou de paille, une bonne portion de quelque grain moulu, ou des tourteaux de graine de lin. Ceux qui plantent du blé-d'inde ne peuvent mieux faire que en donner à leurs vaches laitières. Deux pintes de fleur de blé-d'inde par jour et par tête, seront d'un grand avantage, et au prix actuel du beurre, cette nourriture rapportera encore un bon profit. Il y en a qui préfèrent donner moitié fleur de blé-d'inde et moitié son de blé.

Lorsque les pois ne sont pas plus que le blé-d'inde, un mélange de chers moitié l'un et moitié l'autre moulu, sera sans contredit la meilleure nourriture qu'on pourra donner à une vache ; et si le son ne coûte pas plus cher que le foin on pourra en donner avec avantage.

En écrivant cet article, mon intention n'est pas tant de recommander telle ou telle espèce de nourriture pour nos animaux, que pour attirer l'attention des cultivateurs qui veulent faire du beurre en plus grande quantité et avec profit, sur les grands avantages de bien traiter leurs vaches laitières, et sur la nécessité de les nourrir bien abondamment, s'ils veulent en retirer du profit. Qu'ils se persuadent qu'on ne retire d'une armoire que ce qu'on y a mis et qu'il en est de même des vaches.

Avec une généreuse et abondante nourriture, de la régularité dans l'heure des repas, des étables chaudes, ventilées et propres, c'est-à-dire nettoyée tous les jours, et en tenant constamment de la belle eau claire devant ses vaches, on ne peut avoir ni trouble ni difficulté à faire doubler la quantité ordinaire de beurre ju-qu'à un million de l'hiver et même plus tard.

DR. GENAND.

1 octobre 1870.

Nous espérons que notre bienveillant collaborateur reviendra souvent sur ce sujet. Oui ; faisons plus de beurre, nous aurons plus de pâturages, moins de travaux, plus d'argent, moins de troubles, plus de fumier, moins de risques.

Faisons plus de beurre, et nous trouverons bientôt que le beurre, le fromage et la production de la viande sont le secret de la richesse du cultivateur.

Nous reproduisons de la *Gazette des familles canadiennes* une causerie dans laquelle nos lecteurs trouveront une grande leçon.

Nous leur en recommandons la culture.

Dans un petit village de France, aux bords de la mer, vivaient deux jeunes orphelins, le frère et la sœur. Ils étaient indigents et habitaient ensemble une pauvre cabane. La sœur filait et faisait le ménage ; le frère allait à la pêche et attrapait souvent plus de fatigue que de poissons. Il avait été soldat pendant sept ans, et il était revenu au pays avec des galons de sous-officier au bras, mais pas un sou dans sa poche : quoiqu'il fut un garçon actif, intelligent, ambitieux et ne doutant jamais de sa bonne fortune. Avec toutes ces qualités et ces défauts, la vie modeste et tranquille du village ne pouvait lui convenir. Il rêvait la richesse, croyant comme tant d'autres qu'elle procure le bonheur.

Au bout de quelques mois, il se décida donc à laisser le pays et à aller chercher fortune au loin. Il avait entendu dire que bien des gens, partis pour les Indes, pauvres comme lui, en étaient revenus millionnaires ; que de simples soldats étaient devenus, dans ces pays encore à demi sauvages, généraux et ministres de la guerre. Cette perspective avait de quoi le séduire, et malgré les prières et les larmes de sa sœur, il partit.

Sans rien dire des ennuis et des dangers, après plusieurs mois de navigation, il arriva aux Indes ; il cherche, il court, il s'informe et finit par apprendre que dans l'intérieur des terres, un petit souverain veut réorganiser son armée, et cherche, pour cet objet, un officier européen.

Voilà mon affaire, s'écria notre homme ; je serai officier, colonel, général.

Le soir même, il était en route pour aller offrir ses services au souverain dont il avait entendu raconté le projet.

Après avoir perdu plus d'une fois son chemin, et failli périr de chaleur et de faim, il arrive enfin à la capitale du royaume qu'on lui avait indiqué, et demande la demeure du roi. En traversant la ville, il est frappé de la quantité énorme de bossus qu'il rencontre sur son chemin ; bossus par derrière, bossus par devant, il y en avait de tous les âges, de toutes les conditions ; on ne voyait que bossus ; et notre homme était forcé de se dire : " Ah ça, est-ce que je suis ici dans le pays des chameaux ? " Arrivé à la porte du palais, il aperçoit des soldats qui étaient tous plus ou moins difformes.

— " Que voulez-vous, lui demande le chef du poste ?

— Parler au roi, répondit notre chercheur de fortune ; je suis officier, j'arrive d'Europe, et je viens offrir mes services à sa majesté.

— Veuillez vous tourner, Monsieur, lui dit-on.

— Me tourner et pourquoi ?

Pour voir votre dos ; mais vous n'avez pas de bosse ; vous pouvez vous en retourner ; le roi n'acceptera pas vos services. Ce que je vous dis, vous l'étonne, et pourtant rien n'est plus vrai.

Notre roi est bossu et ne veut autour de lui que des bossus ; c'est pour cela que vous en avez tant vu dans la ville ; avec une bosse on peut espérer tout de lui ; sans bosse on obtient absolument rien. Vous n'avez donc qu'une chose à faire ; allez chez un médecin et demandez lui de vous rendre bossu. Ils ont des remèdes pour cela dans ce pays-ci, car il est plus facile de rendre un homme difforme que de le redresser. Une fois l'opération faite, revenez au palais et l'on vous recevra à bras ouverts, et je vous garantis que vous serez général avant six mois.

Notre garçon se retira l'oreille basse la fortune et le pouvoir c'était bien tentant, mais une bosse c'était dure.

Les habitants. — M. le curé, l'épreuve était sérieuse et la position critique.

M. le curé. — Oui mes amis mais vous allez voir comme l'amour des honneurs et des richesses fait faire des folies.

Ce pauvre garçon, poussé par l'ambition suivit le conseil qui venait de lui être donné, et il alla trouver un médecin prit des drogues, porta de lourds fardeaux, se disloqua les os, et fit si bien qu'au bout de quelques semaines il était difforme et jouissait d'une bosse à faire pâmer d'aise tous les rois bossus de la terre.

Les habitants. — Pauvre homme ! Il n'y en a pas beaucoup qui voudraient devenir riches et généraux à cette condition.

M. le Curé. — Plus que vous ne pensez mes amis. Mais voyons quel bénéfice il retire de ces sacrifices.

Dans un tel état, il se présente de nouveau au palais et demande une audience et l'obtient.

Je vous ai dit qu'il avait de l'intelligence : le roi n'en avait pas. Le pauvre souverain se laissa donc tromper à plaisir par le soi-disant officier européen et lui conféra d'emblée le titre de général en chef des ses armées ; il est vrai que ses armées ne se composaient que de quelques milliers d'hommes.

Voilà donc notre homme passé de sergent au commandement général, et de l'état de mandiant à celui de grand seigneur, ayant palais, équipages, valets, etc.

Cela dura quelques mois, mais la supercherie ne tarda pas à se découvrir. Le roi déclara la guerre à un prince voisin qui avait à la tête de ses troupes un véritable officier européen.

Notre pauvre général fut battu, comme on dit, à plate couture avec toute son armée, et redoutant le courroux du roi, il n'eut que le temps de s'enfuir au plus vite, n'emportant de ses grandeurs que les habits qu'il avait sur lui, et sa bosse, qui était venue la compagnie inséparable de son dos.

Il erra longtemps à l'aventure, réfléchissant sur l'instabilité des choses humaines, et finit par apprendre qu'à soixantes lieues de là dans un état

voisin, le roi était également à la recherche d'un officier d'Europe.

" Le ciel soit béni, s'écria notre homme, ce qu'il me lève d'une main il me le rend d'une autre ! " Et le voilà parti pour cette nouvelle aventure.

Cette fois, ce qui le frappa en parcourant la capitale du nouveau royaume, ce n'est plus le nombre de bossus, mais celui des borgnes ; il y en avait sur toutes les portes, à tous les bureaux et c'était une chose très rare que de voir un homme avec ses deux yeux. Au palais du roi, même histoire que chez son voisin. " Le roi est borgne lui dit-on, il ne veut que des borgnes à son service. Faites-vous crever un œil, et vous serez le bienvenu.

Les habitants. — Pour le coup, il ne sera pas assez gauche, pour se laisser prendre.

M. le curé. — Bien d'autres s'y laissent prendre tous les jours. Sans doute que c'était plus dur de perdre un œil volontairement que de gagner une bosse, notre pauvre garçon eut d'abord la tentation d'envoyer promener tous ses souverains estropiés et de s'en retourner en France, Gros Jean comme devont. Mais la misère était là qui le talonnait d'un côté, de l'autre l'ambition qui lui disait à l'oreille une foule de sottises et de promesses menteuses. Bref, il céda encore et se fit crever un œil, et se présenta devant le roi, qui lui fit un charmant accueil, l'accabla d'honneurs et de faveurs ; se croyant maître du monde entier pour commander ses troupes.

Cette fois encore, notre grand homme improvisé jouit pendant quelques temps de sa brillante position, malgré les soupirs que lui arrachaient souvent son œil perdu et sa bosse trop bien gagnée. Mais une défaite, une maladie, lui valut bientôt une nouvelle disgrâce. Le roi détrompé sur son compte, lui retira ses biens et ses titres, le renvoya de ses états, pauvre comme il y était entré ; et notre chercheur d'aventures se trouva encore une fois à la veille de mourrir de faim.

Je ne vous ennuyai pas mes bons amis, à vous raconter une troisième tentative qu'il fit et qui se termina comme les deux précédentes. Je vous dirai seulement que cette fois, dans l'espoir de s'insinuer dans les bonnes grâces d'un nègre, auquel il venait offrir ses services, il se fit teindre en noir de telle façon que sa peau en fut imprégnée toute entière et que toutes les brosses et tous les savons du monde n'y purent rien, jusqu'à la fin de ses jours.

Les habitants en pouissant de rire. — Monsieur le curé, cet homme ne méritait-il pas d'avoir des cornes ?

M. le Curé. — Lui et beaucoup d'autres, je vous assure. Mais poursuivons. Après cette troisième épreuve aussi infructueuse que les deux autres le malheureux perdit enfin courage et plutôt à la raison. Il comprit la folie de ses rêves et son ambition insou-

sée et se décida à aller retrouver sa sœur, sa pauvre cabane et son village natal.

Il regagna donc péniblement la mer obtint une place gratuite à fond de cale sur un navire qui retournait en France quitta pour toujours les Indes, n'emportant de son long voyage qu'une bosse et un œil de moins, et une peau noire à faire peur.

Chargé de ce triste bagage, il débarqua en France, et mendiant son pain de porte en porte, de pays en pays, arriva au pays natal qu'il avait abandonné déjà depuis grand nombre d'années.

Il courut à la chaumière où il croyait retrouver sa sœur, mais il apprit qu'elle n'était plus là, qu'elle avait reçu un riche héritage sur lequel elle ne comptait nullement, et qu'elle habitait un riche château à quelques lieues de là. Elle avait, ajouta-t-on, un frère qui est parti pour les Indes, il y a déjà longtemps, dont lui a annoncé la mort. Elle a donc recueilli l'héritage tout entier et elle en a seule la jouissance.

Notre héros ne se fit pas répéter deux fois cette histoire; cette fortune qu'il avait si péniblement poursuivie sans jamais pouvoir l'attraper, il la trouvait qui l'attendait au pays natal!

"Je vais, de ce pas trouver ma sœur se dit-il, elle sera heureuse de me revoir, nous partagerons ce riche héritage dont la moitié m'appartient, et nous serons les plus heureux du monde! Tout en se disant ces choses et beaucoup d'autres encore, il court au château de sa sœur vole, plutôt qu'il n'arrive et demande à parler à la maîtresse du logis.

A l'aspect de cette figure noire et difforme les domestiques broient voir le diable plutôt qu'un homme, et lui ferment la porte au nez en criant;

Allez, maudit, aux flammes éternelles! ... Madame ne reçoit pas...

Notre homme furieux, insiste, crie, menace et fait si bien que l'on finit par l'introduire dans le château.

Bientôt une dame se présente; il reconnaît sa sœur, malgré ses riches vêtements et veut lui sauter au cou en lui disant: "ma sœur!" Mais elle recule avec effroi, pousse un cri et lui demande ce qu'il veut.

Il se nomme, lui dit qu'il est son frère qu'il arrive des Indes qu'il la reconnaît parfaitement. Mais elle s'éloigna de lui avec horreur, le prend pour un menteur qui cherche ce prétexte pour s'introduire chez elle, et dans ce négro et bossu, elle ne peut reconnaître son frère:

"Vous, mon frère, lui dit-elle! vous êtes un imposteur! je sais que mon frère est mort dans les Indes on me l'a écrit; et d'ailleurs, est-ce qu'il était borgne? est-ce qu'il était bossu? est-ce qu'il était négro? non, non mon frère avait la ses deux yeux, il était droit, bien fait, il avait le teint blanc,

et il faudrait que j'eusse perdu la raison pour vous prendre pour lui!"

Le malheureux eut beau insister, supplier, s'emporter, rien ne réussit. Et comment, en effet croire qu'un homme est devenu bossu à trente ans et qu'il a été changé en négro du jour au lendemain? Il fut donc honteusement chassé du château de sa sœur et avant d'avoir pu gagner la ville voisine, ou il voulait se faire connaître par les tribunaux, il tomba d'épuisement sur la grande route; il mourut de misère et de désespoir!

Tel est mon conte s'il en fut, mais qui n'en renferme pas moins de grandes vérités; car cette histoire est l'histoire d'un grand nombre.

Tous, en effet, nous avons un héritage à recueillir, quel héritage! celui du ciel, du bonheur éternel, mais pour le recueillir, il faut que notre Seigneur Jésus-Christ, notre juge, notre frère, nous reconnaisse au dernier jour pour ses cohéritiers et ses frères.

Or, nous faisons souvent comme ce pauvre insensé, emportés par l'amour des richesses et des plaisirs, accablés par le respect humain, nous gaspillons les dons que Dieu nous avait faits, la droiture du cœur, les lumières de l'intelligence, etc. Nous nous difformons nous nous aveuglons, nous souillons la pureté de notre âme, l'image de Dieu qu'il avait mise en nous, blasphémant pour plaire aux impies, nous enivrant pour plaire aux ivrognes, nous débauchant pour plaire aux libertins; absolument comme ce malheureux qui se faisait bossu, borgne et négro pour plaire aux souverains qu'il voulait servir.

Comme cet insensé, quand nous nous présenterons devant notre Seigneur pour le jugement suprême, quand nous viendrons réclamer notre part d'héritage, avec une âme difformée et souillée; il nous répondra, comme dans l'histoire que je viens de vous raconter: "Je ne vous connais pas, retirez vous de moi. Votre âme qui d'abord était belle, est toute difformée par les passions, toute aveuglée par les vices, toute salie par une vie matérielle. Je ne vous reconnais plus pour mes frères, mes cohéritiers, allez loin de moi:

Mes bons amis, en terminant, je dois prévenir un reproche que vous pourriez me faire. Vous dites peut-être en vous-mêmes, ce sujet n'est pas beaucoup agricole, il n'approche pas plus de l'économie domestique. Ne vous offensez pas si je vous dis que le sujet que je viens de traiter devant vous, peut contribuer plus que tous les beaux entretiens sur l'agriculture, à vous faire aimer les travaux des champs, le travail en général, la sobriété et l'économie, à vous faire éviter les excès de la table et du luxe, par conséquent, vous faire mettre à profit tous ce que vous récolterez sur vos terres. A mon avis, avant tout, pour être bon cultivateur, il faut commencer par être bon chrétien.

Les habitants.— Vous ne sauriez croire la satisfaction que nous avons goûtée en écoutant votre histoire, en attendant les réflexions dont vous l'avez fait suivre. Vous venez encore d'acquiescer un nouveau titre à notre reconnaissance. Nous n'entreprendrons jamais de devenir bossus, borgnes négres. Nous n'accepterons ces infirmités que s'il plaît à Dieu de nous les envoyer.

MOYEN D'AMELIORER LES RACES.

[Suite.]

Le but qu'on se propose en nourrissant et soignant les animaux étant d'élever leur taille, de les rendre propre au travail, d'accroître certains produits animaux, ou de les engraisser pour la nourriture de l'homme. Pour engraisser le bétail, on doit observer les préceptes suivants: abondance de nourriture convenable, un degré convenable de chaleur, protection contre les intempéries, air et eau purs, tranquillité, netteté, aise et santé.

La nourriture doit se donner en abondance, mais non pas jusqu'à satiété. On doit permettre des intervalles de repos et d'exercice, selon les circonstances. Même les animaux qui paissaient dans de riches pâturages, on a trouvé qu'il s'alimentaient plus vite en les conduisant ailleurs une fois par jour, soit en les parquant ou en les mettant dans un pâturage inférieur pendant deux ou trois heures. On peut donner d'abord une nourriture plus grossière aux animaux d'engrais, et à mesure qu'ils acquièrent de la chair, on peut leur donner une nourriture d'une qualité plus solide et plus substantielle. En général on peut observer que si les facultés digestives de l'animal sont en bon état, plus il absorbe de nourriture, plus on obtiendra promptement le résultat désiré; une quantité très modérée au-delà du nécessaire constitue l'abondance; mais on retenant cette quantité additionnelle, un animal, surtout, s'il est jeune, peut continuer à manger pendant plusieurs années sans jamais devenir gras. Un bœuf de moyenne taille, soigné convenablement, engraissera avec de la bonne pâture dans l'espace de trois à quatre mois. Les jeunes animaux qui grandissent, exigent une nourriture moins riche que ceux qui sont d'un âge mûr. A moins que les aliments ne soient entièrement privés de leurs propriétés végétatives avant d'entrer dans l'estomac, on ne peut en obtenir toute la nutrition dont ils sont susceptibles. Quant aux feuilles et aux tiges des végétaux, elle s'effectue généralement par la mastication; mais elle exige quelque soin pour s'opérer quant aux grains. De là, l'avantage de mêler le grain qu'on donne aux chevaux et au bétail avec de la paille hachée; et c'est pour cela que quelque-uns supposent que l'intinct qu'on fait à ces oiseaux d'avaler de petits cailloux est destiné par la natu-

re au même but. Mais le moyen le plus efficace de détruire le principe de vie, est l'application de la chaleur. Si les aliments végétaux de toutes sortes pouvaient se cuire à la vapeur et à l'eau avant d'être donnés aux animaux, du moins en hiver, pour les engrais ou pour la boucherie, ou les nourrir pour le lait, il est probable que, d'après l'analogie et l'expérience, on en obtiendrait beaucoup plus de nutrition. Le sel se donne avec avantage à tous les animaux : il agit comme stimulant sur l'appétit, facilite la sécrétion de la bile et est généralement favorable à la santé et à l'activité, et prévient ou guérit les maladies.

Pendant les chaleurs excessives de l'été, les animaux ont besoin d'ombre, et d'eau en abondance en tout temps. L'eau doit être douce et pure, d'une température modérée, au-dessous de celle de l'atmosphère en temps chaud, et au-dessus en hiver. A l'exception des breux vases chauds mêlés d'un peu de farine, ou d'autres matières riches, on ne pense pas que les aliments liquides soient aussi généralement avantageux pour engraisser les animaux, que ceux qui, étant également riches, sont solides. Il n'est pas nécessaire de donner de l'eau aux animaux immédiatement après avoir mangé ; les animaux qui pâturent dans les prés recherchent rarement l'eau après s'être rempli le corps ; ils se couchent d'abord, et quand le progrès de la digestion a duré quelque temps, c'est alors qu'ils court après l'eau. Donner de l'eau aux animaux établés un heure ou une heure et demie après ce qu'on peut appeler leurs repas, c'est je crois le meilleur temps.

La propriété favorise la santé, en facilitant la transpiration et la circulation. Les animaux dans leur état sauvage soignent eux-mêmes cette partie de leur économie ; mais à mesure qu'ils sont cultivés ou soumis au contrôle de l'homme, celui-ci doit y pourvoir. On sait que peigner et brosser le bétail et les vaches nourries à l'étable, contribuent grandement à la santé. Baigner occasionnellement les pieds des animaux établés dans de l'eau chaude, contribuerait, sans doute, à leur santé. Les bains d'eau chaude, comme celle dont on se sert pour bouillir ou cuire à la vapeur les aliments, peuvent être utilisés avec avantage pour les cochons.

Un animal peut être bien nourri, bien logé et bien nettoyé sans être confortable sous tous les rapports ; et chez les brutes, comme chez l'homme le manque de bien être influe sur les facultés digestives. Si la surface d'une étable où loge un bœuf ou un cheval doit être beaucoup du niveau il sera continuellement incommodé, et il le sera la nuit, si la surface est rude ou si on ne lui prépare chaque soir un lit de litière pour s'y reposer. La forme des râteliers et des mangeoires est souvent moins commode qu'elle pourrait

l'être. Ce devrait être un devoir aussi agréable qu'il est propre à servir nos intérêts, de faciliter autant que possible le bien-être de ces animaux dont la vie doit être bientôt sacrifiée à la nôtre. Un bon état de santé sera, en général, le résultat d'un mode convenable d'alimentation et de traitement ; mais à proportion que notre traitement vis-à-vis de nous-mêmes comme des autres animaux, est raffiné et artificiel, les fonctions de la nature deviennent dans la même proportion sujettes aux dérangement et aux interruptions causés par des changemens atmosphériques et diverses causes accidentelles.

PENSEES.

Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls. Ils sont le fléau des gens occupés.

La seule avarice qui soit permise est celle du temps.

Né regardez jamais aucune partie de temps comme trop courte pour être employée.

REJETTES.

Etourdissement.—Chez les jeunes personnes, cet accident est léger et sans danger. Un demi-verre d'eau fraîche suffit pour le calmer.

Chez celles qui sont âgées, l'apoplexie ou la paralysie est à craindre. Une simple saignée fait aussitôt disparaître l'étourdissement.

Évanouissements.—Les évanouissements ont pour cause une affection morale et nerveuse, ou une grande perte de sang, ou enfin un excès de faiblesse.

Pour obvier momentanément à ces accidents, il faut d'abord éloigner toutes les causes qui auraient pu occasionner l'évanouissement ; en général, employer les odeurs fortes et piquantes, les barbes de plume dans le nez, le grand air, l'eau fraîche jetée violemment, mais en petite quantité sur la figure ; on boit quelques gorgées d'eau fraîche lorsque les sens sont revenus et l'on observe pendant quelque temps un repos parfait.

Fluxion.—La diète et le repos, l'eau et la privation de boissons échauffantes, de la chaleur à la partie attaquée, voilà le régime à suivre.

AVIS.

ASSEMBLEE LEGISLATIVE.

Québec, 26 septembre 1870.

Il est donné avis que, conformément à la 50e règle de l'Assemblée Législative de la Province de Québec, toute pétition pour bill privé doit être présentée, le ou avant le vingt-quatrième jour de novembre prochain.

G. M. MUIR,
Greffier de l'Ass. Lég.



CANADA,
PROVINCE DE QUEBEC,
District de St. Hyacinthe.

UN TERME OU UNE SESSION DE LA COUR DU BANC DE LA REINE,

Tenant Jurisdiction Criminelle pour le District de St. Hyacinthe, sera tenu au Palais de Justice en la Cité et District de St. Hyacinthe,

JEUDI, LE PREMIER JOUR DE
DECEMBRE PROCHAIN,

A DIX HEURES DU MATIN.

Je donne en conséquence avis à tous ceux qui veulent agir contre les prisonniers détenus dans la Prison Commune de ce District d'être là et alors présents pour agir ainsi contre eux en autant qu'il sera juste ; et je donne également avis à tous juges de Paix, Coroner, Connétables et officiers de la Paix dans et pour le District susdit d'apparaître personnellement avec leurs rôles, indictements et autres documents pour faire ce qui dans leurs différentes charges, doit être par eux fait.

Is. TACHE,
Shérif.

Bureau du Shérif
St. Hyacinthe, 28 Octobre, 1870.

PROVINCE DE QUÉBEC. CHAMBRE DU PARLEMENT.

BILLS PRIVÉS.

LES personnes qui se proposent de s'adresser à la Législature de la Province de Québec pour obtenir la passation de BILLS PRIVÉS ou LOCALS, portant concession de privilèges exclusifs ou de pouvoirs de Corporation pour les fins commerciales ou autres, ou ayant pour but de régler des arpentages ou définir des limites, ou de faire toute chose qui aurait l'effet de compromettre les droits d'autres parties, sont par les présentes notifiés que, par les règles du Conseil Législatif et de l'Assemblée Législative respectivement (lesquelles règles sont publiées au long dans la "Gazette Officielle de Québec"), elles sont requises d'en donner DEUX MOIS D'AVIS (spécifiant clairement et distinctement la nature et l'objet de la dite demande), dans la "Gazette Officielle de Québec," en anglais et en français, et aussi dans un journal anglais et dans un journal français publiés dans le district concerné, et de remplir les formalités qui y sont mentionnées. Le premier et le dernier de tels avis devant être envoyés au Bureau des Bills Privés de chaque Chambre.

Toutes pétitions pour Bills Privés doivent être présentées dans les "trois premières semaines" de la session.

BOUCHER DE BOUCHERVILLE,
Greffier du Con. Lég.
G. M. MUIR,
Greffier de l'Ass. Lég.

Québec, 4 juillet 1870.